

de tonnerre eut retenti au Golgotha et que le drame de la Rédemption du monde se fut accompli, la Vierge douloureuse qui avait enfanté la sublime victime, redescendit lentement le Calvaire.

La nature avait repris son aspect de printemps et le soleil reparaisait un peu, un pâle soleil qui se mourait, en lueurs roses, au-dessus des monts.

Marie revenait à Jérusalem, la ville maudite où s'étaient réalisées tant de prophéties.

Elle allait, soutenue par Jean, le disciple, chercher le suaire en pur linon qui ensevelirait le corps bien-aimé de son fils.

Le chemin était long et triste à redescendre. A chaque pas elle retrouvait le souvenir d'une souffrance, elle revoyait son Jésus courbé sous le poids de la croix et elle se trainait, à son tour, épuisée par toutes les larmes qu'elle avait versées.

L'Apôtre la conduisait, silencieux, respectant cette douleur immense, plus grande que toutes les douleurs de la terre.

Comme Marie, il avait le cœur brisé d'avoir vu mourir le Christ qu'il aimait tant, mais il se rappelait ses anciens enseignements, il avait confiance dans les paroles des prophètes, il savait que l'Homme-Dieu ressusciterait le troisième jour et sauverait le monde.

Elle était la mère affolée dont les bourreaux avaient tué le fils et qui pleurait, sans plus savoir.

Sur le chemin, les passants, nombreux, la regardaient, mais nul n'insultait à sa douleur.

Elle allait, devant elle, inconsciente. C'était trop souffrir vraiment, c'était au-dessus de ses forces, et, dans les beaux yeux de la femme qui avait enfanté le Christ, Vierge immaculée, Vierge d'amour et de douceur, le découragement se vit pour la première fois.

II

—Ecartons-nous de cette foule, Jean, murmura-t-elle. Je voudrais ne plus voir personne, je voudrais me reposer un moment, dans le calme et la solitude.

Elle inclinait tristement sa tête sur l'épaule du disciple, qui essayait de la consoler et qui avait entrepris la tâche pieuse de remplacer le Fils perdu.

Il indiqua une autre route toute bordée d'aubépines roses.

A l'approche du soir, le parfum des fleurs montait, pénétrant, et c'était, autour de la douleur de ces deux êtres, la poésie souriante du printemps.

Ils allèrent au jardin des Oliviers, ce jardin où le Christ était venu prier, la nuit fatale, ce jardin où il aimait rêver.

Tout était plein de son souvenir. Les arbres, les buissons, les moindres choses semblaient avoir gardé un peu de lui.

Il se trouvait désert à cette heure. On découvrait de là Jérusalem tout entière avec ses innombrables maisons blanches.

Ce lieu était le repos et le calme. Perdue dans une méditation douloureuse Marie regardait, silencieusement, vers la ville.

L'apaisement commençait à se faire en elle, l'apaisement de la foi. Son cœur saignait de la blessure à jamais ouverte ; une voix intérieure y parlait, sans doute la voix du divin supplicié.

L'apôtre priait. Il priait pour cette mère affligée, parce que sa peine est la plus grande de toutes les peines...

III

Et comme ils s'éloignaient, lentement, marchant du côté de la ville, ils entendirent un bruit singulier de sanglots.

Ils n'étaient donc pas seuls, dans le jardin des Oliviers ?

Une voix de femme, douloureusement, disait sa plainte.

La Vierge s'arrêta. Une autre qu'elle, une autre souffrait : c'était assez pour qu'elle eût pitié.

Elle se pencha pour voir et aperçut, à genoux, le long du fossé du chemin, une femme du pays de Gethsémani. Ses cheveux étaient tout gris et ses traits fatigués par les larmes.

—Qu'avez-vous ? demanda Marie, doucement.

—Mon fils est mort, gémit la voix. L'inconnue leva vers la Vierge ses yeux grands ouverts, des yeux hagards, effrayants. Ses mains, ensanglantées par les cailloux et par les ronces, tremblaient.

Un frisson secoua la mère de Jésus. Cette douleur lui rappelait la sienne et la rendait plus vive encore.

Elle n'était donc pas seule à souffrir sur terre ! Sa douleur n'était donc qu'un symbole, un enseignement divin pour l'humanité, comme l'avait été le martyre du Christ, et c'était une loi du monde que toutes les femmes dussent perdre leur enfant...

Elle contemplait la malheureuse qui se trainait là, en larmes, à ses pieds. Elle la contemplait avec des yeux pleins de bonté, et comme la femme, étonnée de ce regard de pitié, l'interrogeait :

—Je suis mère, répondit la Vierge, et mon fils est mort sur une croix.

A ce mot de "croix", l'inconnue s'était redressée. Son visage était devenue blême.

Elle balbutia :

—Mon fils aussi est mort en infâme. Je l'ai trouvé pendu sur le chemin.

Etait-ce possible ? Sa souffrance était donc semblable, jusque dans ses horribles raffinements ?

Rencontre étrange de deux infortunes, rencontre qui attirait, l'une vers l'autre, ces sœurs de misère et de larmes.

Pour chacune, celui qui ne vivait plus avait été l'enfant unique, l'être chéri, devenu homme, dans toute la force de ses trente ans ! Toutes les deux avaient eu cette épouvantable vision, d'un crucifié, d'un suicidé !

Et Marie, malgré sa propre douleur, plaignait cette infortunée que rien ne soutenait plus, qui n'avait plus ni foi, ni courage, et qui, dans ce jardin désert, disait sa plainte désolée !

—Quel est le nom de votre fils ? demanda-t-elle. Je veux le connaître pour l'évoquer dans mes prières, et pour parler à Dieu de lui.

Alors la femme se leva au bord du fossé du chemin, la bouche tordue, comme au souvenir d'un cauchemar épouvantable, et elle balbutia ce nom :

—Judas.

IV

La mère du Sauveur devint très pâle. Sur son front une ride passa, puis, après un silence, elle tendit vers l'infortunée ses deux mains.

—Appuyez-vous sur moi, pauvre mère. Rentrez, comme moi, au foyer vide. Vous y serez mieux pour pleurer.

La nuit était venue, une nuit douce et parfumée de printemps.

Côte à côte, les deux femmes reprirent le chemin de Jérusalem. La ville était endormie, l'on n'entendait plus au loin que les chiens errants qui hurlaient au perdu dans la montagne, et les corbeaux, croassant sur le Golgotha.

Respectueux de ces douleurs qui s'étaient unies un moment, le disciple resta seul, au Jardin des Oliviers, pour prier encore.

Mais longtemps, à la clarté blanche de la lune, il regarda s'éloigner la mère du Christ, soutenant la mère de Judas.

HENRY DE FORGE.

L'ESPRIT DE FAMILLE

L'esprit de famille est cet ensemble de traditions, cette disposition à les entretenir et à les continuer, cette affinité pour ceux dont on porte le nom et dont on partage les origines, ce respect pour les parents vivants ou morts, cette tendresse pour tous, cette déférence pour les aînés, cette sollicitude pour les jeunes, ce plaisir d'être ensemble, cette satisfaction de tout ce qui réjouit ou rehausse un membre de la famille, ce culte de l'honneur attaché au nom des ancêtres et cette horreur de tout ce qui pourrait le souiller.

Il n'est pas l'apanage des grands seigneurs, des vieilles races féodales, des hauts barons et des mai-

sons blasonnés. Il vit partout où vivent de nobles cœurs, des natures élevées et délicates ; s'il conserve la tradition des vieilles maisons, il fonde la tradition des plus modestes foyers. Il est le plus utile ciment de notre société démocratique.

Où il n'y a pas d'esprit de famille, il y a désagrégation, isolement et faiblesse. L'esprit de famille préserve de bien des tentations et des fautes ; il console de bien des revers ; il relève de bien des chutes. L'enfant prodigue quitte son père, s'égare au loin, mange le pain de la misère. Il serait perdu s'il ne lui revenait au cœur le souvenir de la maison paternelle, et si l'esprit de famille ne le ramenait au logis.

Ce sentiment peut se dénaturer. Il devient parfois une sorte d'égoïsme de race, une âpre jalousie de tout ce qui n'est pas de la famille, une cupidité collective, une habileté extraordinaire à pousser les siens à tous les gains, à tous les postes, à tous les avancements, au népotisme scandaleux, qui s'exerce au détriment des autres et au mépris de toute justice.

JULES STEUR.

FEU Mme G.-A. DROLET

Au moment de mettre sous presse, une nouvelle douloureuse nous parvient.

Mme G.-A. Drolet, née Massue, épouse de notre compagnon d'armes et le meilleur ami de chacun de nous, les Zouaves, Mme Drolet a rendu à Dieu sa belle âme, purifiée par de longues souffrances supportées avec un touchant et complet abandon à la Providence.

Dieu frappe les Zouaves : ils jonchent les champs de repos, ou bien la mort fauche impitoyablement ce qu'ils aiment le plus après Dieu et l'Eglise !

Que notre excellent ami sache que nous ressentons la douleur qu'il éprouve. Qu'il sache aussi que, malgré notre foi dans le salut de son épouse bien-aimée, nous prions pour elle. Qu'il n'oublie pas, en dernier lieu, que Dieu ne se trompe pas ! —FIRMIN PICARD.

THÉÂTRES

SOIRÉES DE FAMILLE

A l'occasion de la soirée de M. Elzéar Roy, directeur des Soirées de Famille, qui aura lieu jeudi, le 19 avril, soirée qui sera, sans contredit, la représentation la plus brillante de l'année, nous ne croyons pas qu'il nous soit permis d'omettre l'annonce d'un événement théâtral aussi important. *La Comtesse Sarah*, roman de mœurs mis en drame, est une pièce en cinq actes de Georges Ohnet. C'est une œuvre qui rivalise avec le *Maître de Forge* tant pour l'intérêt que pour la perfection. On la jouera au bénéfice du directeur, jeudi 19 avril, avec tous les décors princiers que comporte l'interprétation de cette œuvre.

La distribution est faite avec le plus grand soin et le plus grand discernement. Les toilettes seront superbes dans l'ensemble des situations qui représentent toutes les scènes de salon et du grand monde.

L'interprétation de cette pièce sera certainement ce qu'il y a de plus réussi et de plus inattendu au Monument National.

Pour la circonstance, on a préparé des entr'actes qui seront à la hauteur du programme.

Un grand nombre de sièges sont déjà vendus : en prévision de l'affluence, nous conseillons à nos lecteurs de se hâter pour l'achat de leurs billets.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Pour cette semaine, le Théâtre des Variétés met à l'affiche Paul Kauvar. C'est un des meilleurs drames anglais qui ait été joué au Théâtre de Sa Majesté, il y a quelques semaines. C'est une aubaine pour les Canadiens amateurs de théâtre de pouvoir entendre ce magnifique drame en français. Plusieurs nouveaux artistes français feront leurs débuts, et les costumes ainsi que les décors sont faits spécialement pour la circonstance. Les vaudevilles sont très bons pour cette semaine. On annonce entre autres un magicien Japonais.